

La Borde Stage FPC mai 2004 : Léon

Sylvie Moreau, monitrice, clinique de La Borde

Léon est arrivé à La Borde en juillet 2003. Auparavant, il était hospitalisé dans un foyer d'hébergement pour adultes handicapés, près de chez lui, depuis six ans. Léon se rend deux jours par semaine dans une unité de soin du centre spécialisé d'un CHS où sont proposés différents ateliers et où il peut être accueilli pour des séances de rupture lors de recrudescence de ses crises.

L'équipe soignante qui le suivait disait qu'il avait de réelles aptitudes et potentialités pour la sculpture et le jardinage, mais nécessitait un environnement porteur afin de les exprimer. Auparavant, le foyer pouvait accueillir les patients sans limite dans la durée. Aujourd'hui, il ne peut renouveler les contrats que deux fois trois ans. Léon arrivait en fin de contrat.

Lors de son premier séjour de préadmission à La Borde, Léon se retrouve dans une chambre individuelle. Il apparaît comme quelqu'un de discret, très halluciné, persécuté, on parle de lui à la radio, se plaint de maux (tête, ventre, jambe, etc.), de déprime, reste seul dans sa chambre, ne participe pas aux ateliers, regrette son foyer « Icare ».

Après trois semaines à La Borde, il retourne au foyer. Puis, après trois mois, il revient à la clinique, accompagné par l'équipe éducative qui s'occupe de lui, très intéressante et intéressée par notre fonctionnement. Ces derniers calaient leurs visites sur les différentes réunions proposées (Snark, séminaires, etc.) afin de pouvoir échanger sur leurs pratiques. Ils essayaient de s'inspirer, malgré les contraintes administratives de plus en plus lourdes, des repères de la psychothérapie institutionnelle.

Lors de cette deuxième hospitalisation, Léon n'est plus dans une chambre seule, mais dans un dortoir à quatre personnes au pavillon des Bois, là où je travaille actuellement.

Pourquoi le choix d'une chambre seule

Le face à face avec lui-même ne lui permet pas dans le quotidien de la vie de tous les jours de se repérer avec ce qui se passe autour de lui et ce qu'il vit. Ainsi, il a été décidé en équipe de le mettre dans un dortoir et de ce fait, bien qu'il soit très persécuté par les autres d'une manière générale, partager à plusieurs une chambre ne l'inquiète pas vraiment.

Voilà quelques semaines que Léon se trouve dans mon secteur de soin. Il est difficile de rentrer en contact avec lui, ne participe pas à l'accueil du matin, est fuyant, ne pense pas à prendre ses médicaments, ne participe pas à l'entretien de sa chambre, ne veut pas manger à table, a peur d'être jugé, ne se rend pas régulièrement au rendez-vous de son médecin.

Dans sa chambre, ce que l'on constate, c'est qu'il colle psychologiquement à ses voisins.

Alors que faire ?

Léon me touche particulièrement. Sa souffrance, sa solitude, ce combat qu'il tente chaque jour de mener. Il m'apparaît comme un petit enfant perdu, abandonné, qui se cherche, très peu sûr de lui. Mais toutefois avec du potentiel.

Le fonctionnement du SAM, « soin, animation, ménage », permet de vraies rencontres. À notre arrivée, l'un de nous fait le tour de chambres, on est dans « l'instant de voir », de rassembler. C'est-à-dire qu'on va faire une appréciation rapide de l'état du patient. Ça va nous

permettre aussi d'avoir une vision globale du secteur... Aussi bien sur l'état des lieux que sur l'état des personnes. Il y a souvent un rapport évident entre l'état de la chambre et l'état de celui qui l'habite. Ça nous permet aussi de voir qui est absent de la chambre... pendant ce temps, quelques stagiaires, moniteurs, pensionnaires préparent « l'orange accueil ». C'est un temps déterminant pour la matinée et la journée. Cette réunion démarre doucement, c'est le temps d'arriver. On va parler de ce qui s'est passé la veille, s'il y a eu une sortie, un spectacle ou une soirée, de ce qui se passera aujourd'hui, de demain, d'un événement d'actualité... S'il s'est passé quelque chose pendant la nuit... du bruit...

Souvent, ça apparaît dans cette réunion et on en parle collectivement pour essayer de régler les différends, de trouver des solutions, de proposer une réunion de chambre parce que Pierre et Jean ne se supportent plus, etc.

Quel que soit notre niveau d'étude, que l'on ait ou non les bons diplômes, l'institution permet aux moniteurs qu'ils soient femme de ménage, cuisinier, infirmier, etc., d'être avant tout un individu avec ses expériences et son vécu. Lors de mon embauche à La Borde le docteur Oury n'a pas abordé la psychiatrie, mais m'a posé énormément de questions sur les différents métiers que j'avais pu exercer auparavant, sur mes motivations pour ces choix, ce qui m'intéressait dans la vie, mes hobbies, ma façon de voir les choses.

J'ai compris pourquoi après quelques mois. Ici nous venons de tous horizons, avec nos expériences, notre façon d'être, tout comme les pensionnaires, et chacun peut y trouver sa place. Ce qui permet la rencontre avec les gens.

Pour moi cette relation au quotidien exige de la patience. Le transfert avec un psychotique est une relation massive, diffuse, envahissante et fragile qu'il faut à tout prix maintenir d'une manière continue pour qu'elle progresse.

Dans le travail au quotidien, je me suis sentie prise dans le mouvement.

Chaque jour, je me rendais dans la chambre de Léon, essayant de l'accompagner dans la prise en charge de sa chambre, le faire participer au ménage avec les autres. Il était toujours dans la plainte, puis s'échappait discrètement par la porte de secours. Avec mes autres collègues nous décidâmes de continuer à le solliciter afin qu'il puisse être en confiance avec nous. Une fois par semaine, deux d'entre nous faisaient une réunion de chambre (outils à disposition des SAM) pour traiter les problèmes d'aménagement, d'ambiance, d'emplois du temps des journées.

Par exemple : un vieux monsieur, cardiaque et asthmatique ne supportait plus la cigarette des autres, ni la radio après 22 heures. L'ambiance devenait infernale. Une réunion a permis de demander aux pensionnaires de fumer à l'extérieur et de leur expliquer les soucis de ce monsieur. Quant à la radio après 22 heures c'était un problème d'insomnie. Le patient n'arrivait pas à s'endormir. Après avoir consulté son médecin, ce dernier lui prescrivit un somnifère.

Cette prise en charge nécessite un engagement collectif, une équipe soignante impliquée qui permettra au patient d'avoir des repères. À partir de ses rencontres, il pourra se rassembler, se tenir debout pour se mettre en circulation.

Dans notre fonctionnement, il y a un consensus général où la fonction soignante est partagée entre tous ceux qui sont engagés autour d'une personne dans une « constellation ».

Faire un travail de « constellation », c'est regrouper les gens (moniteurs, médecins, stagiaires, pensionnaires et toutes les autres personnes) ayant un lien avec lui, afin de rassembler les petits bouts que le patient a déposés chez chacune de ces personnes, aussi bien autour d'un atelier, d'un entretien, d'une balade, d'un soin, d'une consultation, pour en faire une histoire, un discours commun et une continuité dans un projet de vie.

Malheureusement, peu de chose circulait. Léon « empirait », il faisait de longues siestes comme le vieux monsieur en face de lui, délirait avec son voisin de droite, était encore plus hypocondriaque que son voisin de gauche. Alors nous décidons collectivement de le changer

de dortoir, mais pas de secteur, et avec des gens beaucoup plus impliqués dans la vie de la clinique.

L'un participe activement aux ateliers, un autre circule beaucoup dans la clinique, et enfin le dernier nous sollicite pour l'aider dans son quotidien. Nous étions toujours très présents dans cette chambre, et j'essayais régulièrement de faire participer Léon qui pour me faire plaisir certainement, replaçait ses couvertures sur son lit, et esquissait un léger sourire, caché derrière ses lunettes noires au dessus de ses lunettes de vue.

Léon ne pouvait pas participer aux ateliers, l'angoisse d'affronter les autres, la peur d'être jugé. Il faisait de longues promenades, seul, dans les bois. Les arbres lui parlent, le souffle du vent, le bruissement des feuilles le rassurent, cela lui rappelle quand il était enfant, dans son jardin lorsqu'il était bien.

Un après-midi, alors que je faisais un « tour de chambres » pendant la permanence 13 h / 17 h de l'infirmerie — cela consiste comme le nom l'indique à passer dans toutes les chambres pour rencontrer les gens... dans le sens d'accueillir les personnes pour une nouvelle après-midi qui va commencer. On les invite à participer aux ateliers et on essaie de les sortir du lit, on discute, on distribue les médicaments de l'après-midi, on prépare avec eux ceux de 20 heures, on vérifie que rien ne manque pour son collègue du soir, on anime autour d'un thé, d'un jeu, d'un livre, suivant la demande et les patients présents à cet instant — donc, je faisais ce « tour de chambres ». J'ai entendu un son de guitare qui provenait de sa chambre, personne ne savait qu'il jouait. Je suis entrée et, bien que gênée par ma présence, il m'accorda du temps pour parler avec lui. Nous avons passé un bon moment à parler musique et chant. Il était passionné tout comme moi. C'était sa grand-mère qui lui avait offert des cours de guitare. Léon est très à l'aise avec sa guitare. Ça le rassemble, son visage est détendu, son sourire est vrai et ses yeux pétillent. Il s'est mis à jouer *Les portes du pénitencier*. Je lui ai fredonné les paroles :

— « Ah, ça fait du bien » me dit-il.

Il y avait vraiment quelque chose à exploiter...

Je lui ai proposé tout d'abord de l'accompagner aux repas collectifs du cartel musique. C'est un repas qui permet, une fois par semaine, de regrouper les gens qui ont un rapport avec la musique. Sont présents les gens de l'atelier musique, ceux de l'atelier percussions, piano, chant, guitare, on parle de ce qui s'y passe, ce qu'on y fait, les différents besoins des ateliers, l'emploi du temps, etc.

Léon est venu à l'un des repas, enfin presque, ensemble nous avons traversé les trois salles, puis arrivés au grand salon, il a tourné les talons discrètement, il était parti, je l'ai cherché, mais il n'était plus là.

J'avais mis auparavant au courant Sandrine, son médecin, de ce projet. Après le repas sans lui, Sandrine est venue me prévenir que Léon était revenu et était resté dans la pièce à côté de la nôtre tout au long du repas. Une façon pour lui d'être là...

Voilà comment j'ai trouvé un prétexte, une médiation en dehors du ménage et du soin pour alimenter et travailler la relation avec Léon. Une confiance s'installait. Par la suite, il m'a facilement parlé de ses inquiétudes d'être avec les gens.

Léon à une sœur et deux frères. À l'âge de 12 ans, il a commencé à avoir peur de l'un de ses frères. Il espérait chaque jour ne pas le revoir. Sa mère, hystérique, dit-il, ne pouvait le sécuriser. Son père travaillait et ne comprenait pas qu'il puisse être aussi fainéant. « *Des coups de pieds au cul, c'est ça qu'il te faut...* »

Ses grands-parents, du côté de sa mère, étaient Tchécoslovaques. Pendant la guerre 14 / 18, ils durent fuir le pays et se retrouvèrent en France avec leurs 12 enfants. Pour Léon, cet épisode n'est pas fixé dans le temps et il confond les deux guerres mondiales, car pendant la seconde, un oncle maternel a été envoyé en Allemagne. Léon dit qu'il est derrière « le

mur », quelque part (mur de Berlin, ou d'un camp de concentration) ; en tout cas, ils ne l'ont jamais revu.

Voici comment il me raconte ses idées délirantes

Léon est le mauvais sujet d'une histoire puisqu'il est la réincarnation d'Hitler. Il a plus de 3 millions de morts sur la conscience par sa faute. Le soir dans ses moments d'angoisse, il doit compter le nombre de ses victimes pour ne pas oublier le mal qu'il a fait subir aux autres. Comme Hitler ne voulait qu'une seule et même race, son « identité à lui » s'est retrouvée éparpillée dans le monde entier ; maintenant son corps ne lui appartient plus ; comment peut-on s'intéresser à ce qu'il dit ou pense ? Il souffre mais pas autant que les victimes de la guerre, ceux qui n'ont plus de jambes à cause des obus, leur douleur est visible, la sienne est psychique, ça ne se voit pas, il n'a plus de corps, avec sa guitare c'est différent...

Léon avait beaucoup de choses à dire mais comment les dire pour que ses mots ne soient pas que souffrance, qu'ils parlent aux autres (ses mots) ? On a décidé d'écrire une chanson dont il pourrait composer la musique. J'ai pris un papier et j'ai noté des mots, des phrases qu'il me dictait. Puis, très vite, cela est devenu un texte. Chaque matin à 11 h 30, après avoir rangé sa chambre, nous reprenions la chanson, et seul l'après-midi, il mit des notes sur les paroles, il a commencé à venir en parler aux Bois, à « l'orange accueil ». Je faisais en sorte d'inviter chaque jour quelqu'un pour qu'il soit en confiance et que je ne sois pas la seule à travailler avec lui, moniteurs, pensionnaires se servaient de cette chanson pour aborder Léon.

« *Je pourrais faire un petit disque, je vais envoyer les paroles à mon père, il verra que je fais quelque chose de moi* ». Après quelques semaines, Léon est venu faire sa chanson avec d'autres pensionnaires à l'atelier musique. Il est motivé, il en a même composé une deuxième. Ses textes sont devenus collectifs. Vu qu'il les présente régulièrement aux autres, c'est pourquoi je me permets de vous les lire.

Chansons...

Parlez-moi du temps... Qu'est ce qu'elle vaut ma vie...

Il est touché par les réactions des gens qui peuvent s'identifier aux paroles qu'il écrit.

On redécouvre Léon. Le même travail a pu se faire avec l'atelier jardin. Prochainement le menuisier viendra pour l'accompagner dans son atelier. Malgré tout cela Léon est très délirant et déprimé, il a même essayé de fuguer. Il pense que tous ces efforts ne servent à rien, même s'il est conscient que pendant qu'il participe aux activités ses angoisses diminuent. Pour l'aider à traverser cette période difficile, on essaye un nouveau traitement depuis deux semaines, on peut remarquer des petits changements de comportement, il sourit plus, ses voix sont moindres, mais il reste déstabilisé...

Toute l'équipe reste très vigilante, et du fait de le mettre en surveillance chaque jour, des moniteurs d'autres secteurs viennent nous parler de lui : je le vois, dit Marc (qui travaille une fois par semaine à la garderie des enfants du personnel), il vient nous rejoindre vers la forêt lors de nos balades. Au début c'était un simple bonjour. Maintenant il nous apporte des petits gâteaux, marche avec les enfants et vient prendre un petit café à la garderie.

Comme je vous le décrivais auparavant, c'est un petit enfant, qui a besoin qu'on le rassure, il est en train de grandir car tous ensemble nous l'aidons à se construire.